

2 Temps fort

Le journalisme aurait, malgré tout, toujours un avenir

CRISE DES MÉDIAS Défiant le pessimisme ambiant, des chercheurs, politiciens et journalistes ne manquent pas d'idées pour redresser la presse. Ils préconisent d'agir sur les fronts économique, de la formation et des contenus

PHILIPPE BOEGLIN, BERNE
@BoeglinP

La série continue et ne semble pas vouloir prendre fin. A intervalles réguliers, les groupes de médias enchaînent suppressions d'emplois et mesures d'économies. Le passé très récent vient de livrer de nouveaux exemples. Dans ce contexte, quel avenir à le journalisme? Comment doit-il évoluer pour se maintenir durablement? Comment assurer une information de qualité en faveur de l'intérêt général?

Des idées se fraient un passage dans le pessimisme ambiant. Elles touchent aux aspects commerciaux, aux contenus journalistiques et à la formation des rédacteurs.

Une aide indirecte

De nombreux acteurs continuent de voir la solution dans un soutien public, malgré le rejet en 2022 en votation populaire du paquet d'aide aux médias. C'est le cas de Philippe Améz-Droz, maître d'enseignement et de recherche au Medialab de l'Université de Genève. «La loi refusée avait été mal ficelée, elle entretenait la guéguerre passésiste entre les médias privés et la SSR», commente-t-il. «Je plaide plutôt pour une aide indirecte de l'Etat à la transition technologique. Ce soutien ne serait pas pérenne, il durerait par exemple cinq à sept ans, jusqu'à ce que tout devienne numérique. Pour le financement, pourquoi ne pas défiscaliser les revenus de la publicité? Ce procédé aurait l'avantage de convenir à

la culture politique suisse, très libérale économiquement.»

Les vues du professeur Améz-Droz ne sont pas déconnectées de l'arène politique, où le principe de l'aide a survécu. Le ministre des médias, Albert Rösti (UDC), a annoncé dans la *NZZ am Sonntag* que ses services travaillaient sur un nouveau modèle destiné aux médias privés, «neutre technologiquement». Il côtoie un projet parlementaire de la députée Christine Bulliard-Marbach (Le Centre/FR), qui, elle, entend raviver les soutiens financiers aux journaux papier, mais à ceux de plus petite taille uniquement.

Si l'avenir de la presse dépend des contingences financières, il ne saurait se limiter à cet aspect. Il implique aussi de revoir la formation. A Lausanne, le Centre de formation au journalisme et aux médias (CEJM) se trouve au cœur de ces processus. «Il faut un mix assez subtil entre les standards et une ouverture à la nouveauté, qui permette aux étudiants de changer de type de médias, de passer du texte à la radio par exemple, ou de travailler en tandem avec un vidéaste», remarque Marc-Henri Jobin, directeur de l'institution qui accueille des journalistes déjà en emploi.

«Nous voulons aussi que nos jeunes puissent créer leur propre média et devenir des entrepreneurs de demain, seul ou en groupe. La réflexion est en cours sur les processus de création de nouveaux formats. Le CEJM n'enseigne certes pas de notion en économie d'entreprise, mais inculque des bases éditoriales



La rédaction du «Tages Anzeiger». L'avenir de la presse dépend des questions financières, du contenu journalistique mais aussi de la formation des professionnels du secteur. (ZÜRICH, 8 JANVIER 2019/GAETAN BALLY/KEYSTONE)

et le potentiel de l'image, du son et de l'écrit.» La nouvelle génération aurait déjà pris le pli de l'évolution en cours. «Les jeunes sont plus souples et inventifs. Ils savent mieux collaborer qu'avant où chacun était très spécialisé en radio, en télévision, en presse écrite. Les nouvelles technologies, plus faciles d'usage et moins coûteuses, leur ouvrent parallèlement le champ des possibles.»

L'Académie du journalisme et des médias (AJM) traverse une phase similaire. La création de revenus, centrale dans l'univers médiatique du moment, ne serait pas ignorée, rapporte Annik Dubied, professeure ordinaire et directrice. «L'AJM fait partie de la Faculté des sciences économiques de l'Université de Neuchâ-

tel. Elle pousse donc logiquement ses étudiants à se questionner et à aller plus loin que d'écrire un texte pour le livrer à un collègue qui s'occupera ensuite de le vendre. Les journalistes doivent se demander à qui ils parlent, de quoi et comment ils le font. Pour nous, cela passe par une prise en compte plus générale des publics et de leurs besoins, qui dépasse clairement la dimension commerciale: comment penser et concevoir ses productions en fonction des publics auxquels on s'adresse? C'est plutôt sain comme réflexion.»

Un milieu «très conservateur»

Le besoin de réforme ne concerne pas que la formation des journalistes en devenir; il s'étend à leurs

«Beaucoup de thèmes ou de sujets disparaissent de l'information»

NICK LÜTHI, JOURNALISTE SPÉCIALISÉ DANS LES MÉDIAS À PERSOENLICH.COM

conscœurs et confrères établis, estime Pierre Ruetschi, ancien rédacteur en chef de la *Tribune de Genève* et directeur du Club suisse de la presse. «Le milieu des médias demeure quand même très conservateur: l'innovation est souvent cantonnée à la technologie, mais il y a peu de remise en question de la

«N'est-ce pas se tirer une balle dans le pied que de se lancer dans le métier?»

DESTINS Les temps sont durs pour la presse romande. Ces dernières semaines, les annonces de suppressions de postes et de licenciements se sont succédé. Dans ce climat morose, quelles sont les motivations qui poussent les jeunes à embrasser cette profession? Cinq d'entre eux répondent

GRÉGOIRE BAUR
@GregBaur

Une rentrée à la saveur douce-amère. Le 19 septembre dernier, les 29 étudiants de la volée numéro 16 de l'Académie du journalisme et des médias (AJM) entamaient leur Master à l'Université de Neuchâtel. Le lendemain, Tamedia annonçait la suppression de 28 postes en Suisse romande. Cinq semaines plus tard, rebelote: 28 nouveaux postes supprimés par le groupe au sein de la rédaction de *20 minutes*. Deux annonces parmi d'autres dans un monde médiatique dont les beaux jours semblent derrière lui. «C'est un climat un peu spécial, au moment de se lancer dans le journalisme», souffle Thomas Freiburghaus, 23 ans, qui vient de commencer l'AJM. Mais qu'est-ce qui pousse encore des

jeunes à choisir, en 2023, un métier que d'aucuns imaginent sans avenir?

De la peur, mais pas de démotivation

Chaque année, une soixantaine de journalistes en herbe entament leur formation en Suisse romande, une moitié à l'AJM et l'autre à Lausanne, au Centre de formation au journalisme et aux médias (CEJM). Thomas Freiburghaus, lui, aspire depuis son plus jeune âge à devenir journaliste. «C'est un métier qui a du sens et dont la société a besoin. Nous vivons une époque remplie de controverses, de *fake news* et de défiance envers les médias. L'importance d'avoir une information de qualité est d'autant plus grande. Et cela nécessite des gens formés pour la relayer», appuie-t-il. Si la triste actualité entourant les médias romands le fait «un peu rire de tristesse», Thomas demeure «motivé et optimiste». «Je n'ai pas envie d'avoir un plan B», appuie-t-il.

Dans sa volée, Thomas Freiburghaus côtoie Lucie Ostorero, 23 ans également. La passion du métier, elle, elle ne l'a pas chevillée au corps depuis l'enfance. Elle lui est apparue au fil de stages et de ses études. «C'est difficile de se lancer dans

un métier qui n'est pas très stable. Cela me fait peur, mais ça ne me démotive pas», assure-t-elle. Lucie Ostorero imagine que les postes de journalistes se feront de plus en plus rares en Suisse romande, mais elle ne peut croire à une disparition totale de la profession. Cela nécessitera toutefois une métamorphose, suppose-t-elle: «La base du métier restera la même: informer les gens. Mais cela passera par de nouveaux formats liés au numérique, comme les podcasts, la vidéo ou même Twitch [une plateforme en ligne de streaming, ndlr].» A l'heure de faire ses premiers pas dans le monde du journalisme, Lucie Ostorero ne se pose pas la question de savoir combien de temps elle restera dans ce métier: «Je vais tout faire pour que ça dure le plus longtemps possible.»

Léo Michoud, lui, vient de commencer sa carrière au sein de la rédaction romande de *Blick*. A 25 ans, il se sent chanceux d'être «arrivé dans l'un des rares médias qui engagent». Mais ce n'est pas pour autant qu'il ne s'inquiète pas. La santé de la presse romande est au cœur des discussions au sein de sa rédaction, et Léo est préoccupé par la situation, qui va nécessairement impacter la

façon dont est pratiquée la profession. «C'est un métier qui demeure nécessaire et ma génération le sait. Nous avons besoin de gens qui révèlent des histoires dont on ne parle pas et qui se montrent critiques face à des positions étatiques, par exemple. Mais il sera de plus en plus difficile de révéler ces informations, s'il y a moins de journalistes en Suisse romande.» Il y a les licenciements, certes, mais aussi les changements de carrière. Jeune journaliste, Léo Michoud a déjà pu voir certains collègues ou confrères quitter le métier pour se tourner vers «la communication ou d'autres métiers plus sécurisants».

«On a notre chance, il ne faut pas la laisser filer»

L'instabilité du métier de journaliste, Eva Lombardo n'en avait pas conscience avant de commencer son master à l'AJM: «Je m'en suis rendu compte au moment de choisir cette voie et d'entamer mon cursus.» Depuis le mois de septembre, elle a rejoint la rédaction du *Temps*. Son premier poste. «On est d'entrée de jeu sous pression et c'est ce que l'on cherchait en choisissant ce métier. On a notre chance, il ne faut pas la laisser filer»,

appuie-t-elle. Et d'enchaîner: «Etant donné que je débarque sur le marché du travail, je n'arrive pas à savoir si la situation que vit la presse romande est spécifique à cette période ou non. Mais qu'importe, ça fait partie du challenge.»

Luca Poli, lui, estime que cette problématique n'est pas nouvelle dans le monde des médias. «Peut-être devient-elle plus concrète avec les coupes budgétaires constatées ces dernières semaines, mais je savais dans quoi je m'engageais», assure-t-il. A 27 ans, il est en première année de stage en vue d'obtenir son diplôme de journaliste au sein de la rédaction de la radio valaisanne Rhône FM. Luca Poli a choisi cette voie par amour de l'écriture, lui qui se prédestinait à être enseignant, avant de bifurquer. «Vu les circonstances, je ne sais pas si le choix est judicieux», sourit-il, avouant avoir dans un coin de la tête un plan B, voire même C. Si, à court terme, il sait que sa place n'est pas menacée, il se questionne pour l'avenir. «Est-ce que ce n'est pas se tirer une balle dans le pied que de se lancer dans le journalisme aujourd'hui, alors que l'on ne sait pas si dans cinq ans on aura encore du travail?» Bien malin qui saura lui répondre. ■